

Approche et convergences dans la poésie dialectale de Nathan Katz et Claude Vigée

Martine Blanché

Dans la littérature alsacienne dialectale, de grands noms s'imposent, parmi eux Nathan Katz, dès les années 1920-1930 (pleinement reconnu dans les années 1950) et Claude Vigée, qui sera le premier à voir une œuvre poétique en alsacien publiée par une maison d'édition parisienne (en 1984).

Introduction

S'ils appartiennent à deux générations différentes (Katz est né en 1892, Vigée en 1921), tous deux présentent de nombreux points communs. Leur lieu de naissance et d'enfance est soit un village alsacien du Sundgau : Waldighoffen, soit une petite ville alsacienne du Bas-Rhin : Bischwiller, qui joueront un rôle primordial dans leur poésie dialectale. Ils sont issus d'un milieu commerçant : le père de Katz est un boucher kasher, celui de Vigée tient un magasin de tissus. Tous deux sont israélites : Katz grandit dans une famille pratiquante, même s'il suit le catéchisme catholique à l'école du village et que plus tard ses livres de chevet seront *La vie de Bouddha*, le *Faust* de Goethe et *La vie de Jésus* de Renan ; Vigée, qui apprend le judéo-alsacien de son grand-père maternel de Seebach, redécouvrira l'importance de l'identité juive à partir de 1940. Le dialecte alsacien est leur langue familiale, même si Katz suit un enseignement en allemand à l'école et Vigée en français. Ils écriront en alsacien, presque exclusivement pour Katz (sauf tout au début avec *Das Galgenstüblein* en allemand), qui sera à la fois l'auteur de pièces de théâtre (*Annele Balthasar* ; *D'Arduwibele*) et de poèmes (*Sundgäu*, 1930 ; *O loos dà Rüef dur d'Gàrte*, 1958). Vigée, qui a vu sa langue maternelle dévalorisée à l'école, la retrouvera surtout dans les années 1980 (alors qu'il est un grand poète de langue française et habite en Israël),

où il écrira *Schwärzi sengessle fläckere ém wénd* [Les orties noires flambent dans le vent] et *Wénderôwefîr* [Le Feu d'une nuit d'hiver].¹

Katz et Vigée, très liés à leur région d'origine, l'Alsace, connaîtront l'éloignement pour des raisons professionnelles (le premier : voyageur de commerce) ou historiques (le second : réfugié dans le Sud-ouest en 1940, puis aux États-Unis) et personnelles (1960 : professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, Israël).

L'histoire les marquera fortement : Katz est soldat allemand pendant la Première Guerre mondiale, prisonnier des Russes en 1915-1916, puis prisonnier de guerre des Français près de Saint-Étienne, 1916-1918 ; il vit à Limoges de 1940 à 1944, mais perd son emploi en 1942 en raison des lois de Vichy. Claude Strauss se réfugie à Toulouse, où, étudiant en médecine, il découvre en 1940 le « statut des Israélites » imposé par le régime de Pétain et participe à la résistance juive, prenant le nom de Vigée (« Vie j'ai »), avant de partir aux États-Unis pour échapper à la milice.

Leur œuvre dialectale permet de relever de nombreuses convergences, malgré certaines différences, et ce à travers divers aspects et thèmes : lieu, saisons, histoire, langue, philosophie de la vie.

Lieu

Le village ou la petite ville d'origine jouent un rôle-clef en tant que source d'inspiration. Les poèmes de Nathan Katz ont pour cadre 's *Därfle* [le village], qui est à la fois son Waldighoffen natal et un archétype de village sundgauvien. Des éléments typiques le caractérisent : le clocher et son horloge (*d'Chilcheübr*), le cimetière (*dr Chilchhof*), les fenêtres qui sont personnifiées en gardiennes du village et observatrices. Une fabrique est mentionnée, mais elle est laide et a chassé les bons esprits, elle est le symbole d'un progrès négatif qui dénature un monde immuable (*D'vertribini Geischter* [Les esprits chassés]²). Les travaux des villageois et villageoises sont souvent évoqués : semer le blé, utiliser la charrue, couper le bois, récolter les navets, traire les vaches, baratter le beurre, participer à la transhumance, actionner le

¹* Martine Blanché dirige depuis 2023 la *Revue Alsacienne de Littérature*.

Notre étude s'appuiera pour Katz sur *Mi Sundgäu*, Morstadt Verlag, Kehl 1985, mais surtout sur *Œuvre poétique*, Arfuyen, Orbey, 2001 et *Œuvre poétique II*, Arfuyen, Orbey, 2003, deux ouvrages qui présentent des traductions en français. Pour Vigée, sur *Les orties noires*, Flammarion 1984, bilingue et *Le Feu d'une nuit d'hiver*, Petite anthologie de la poésie alsacienne X, Association Jean-Baptiste Weckerlin, 1988, bilingue, et chez Flammarion, 1989, uniquement en français.

² N. Katz, *Œuvre poétique II*, op. cit., p. 22-23, traduit par Jean-Paul Sorg.

métier à tisser, être forgeron ou cordonnier... Des personnages peuplent le village, les commères (dont la médisance nuit aux amoureux), les gens humbles pour qui Katz éprouve beaucoup de sympathie, telle cette mère pauvre, mais si heureuse d'avoir un enfant (*D'glickligi Müeder* [Bonheur de mère]³). Les moments festifs sont évoqués : la Kilbe (*Chilbi*), le marché de Ferrette et surtout la veillée (*d'Chàltnàcht*), où les villageois se retrouvent et content diverses légendes (*Dr blüetig Riter in dr Geischterstung* [Le cavalier sanglant à l'heure des esprits]⁴ ou '*s Dorftier* [La bête du village]⁵) et les récits édifiants de celui qui, par envie, a coupé des arbres et ne connaît pas de repos, ou de tel autre, qui après avoir empoisonné un chien, ne parvient pas à oublier le regard de l'animal mourant (*Dr Grossàgetegeischt z'Fislis* [Le fantôme de Grossàgete à Fislis]⁶ et *D'Gschichte vom vergiftete Hund* [L'histoire du chien empoisonné]⁷).

La nature est omniprésente, dans le village (jardins) et tout autour (champs, puis forêt). Tant de plantes apparaissent dans ces poèmes, entre autres les géraniums, tulipes, roses, fuchsias, chrysanthèmes, pruniers sauvages, cerisiers ; choux, navets ; raisins, poires ; blé, colza... et autant d'animaux : chat, chien ; oiseaux, étourneaux, merles, alouettes, chouette, abeille ; chèvre, souris, lièvre, sanglier...

Le cadre des deux grands poèmes dialectaux de Claude Vigée est la petite ville ('*schtäddel*) où il a passé son enfance : Bischwiller. Lui aussi utilise différents éléments descriptifs qui, ici, dessinent l'image d'une petite cité industrielle : toits en ardoise, cours, puits, murs de brique, cave à charbon. Il y ajoute des toponymes qui inscrivent le texte dans une géographie précise et sont souvent très imagés : *Làng-Schdrooss* [Grand'Rue], *Schdröisseberri* [Montée-Strauss], *Leeweblätzel* [place (devant) le Lion d'or], *Hértenneck* [Coin aux Pâtres], *Rootbächel* [Ruisseau Rouge], *Hààseschprung* [Saut du Lièvre].

Des activités sont évoquées là aussi : changer le contenu des matelas, tuer le lapin, exercer de vieux métiers tels que ramoneur, rémouleur, vannier ; se rendre à l'usine de draps ou de cartouches, de jute, de tabac. De nombreux détails culinaires témoignent, eux aussi, de la vie quotidienne : boudin, hure, oie rôtie, langue fumée, quenelles de foie, bäckefo, saucisson à l'ail, civet de lièvre au poivre, cervelas, estomac farci, choucroute et des plats spécifiquement juifs : kouguel aux pruneaux, boulette d'azyme, carpe verte à la juive – le tout arrosé d'une eau-de-vie de noix !

³ N. Katz, *Œuvre poétique*, op. cit., p. 144-147, traduit par Jean-Paul Klée.

⁴ *Ibid.*, p. 168-169, traduit par Guillevic.

⁵ *Ibid.*, p. 194-195, traduit par Claude Vigée.

⁶ *Ibid.*, p. 196-199, traduit par Yolande Siebert.

⁷ N. Katz, *Œuvre poétique II*, op. cit., p. 122-133, traduit par Jean-Paul Sorg.

Pour ce qui est des personnages apparaissent des membres de sa famille : la grand-mère Sarah de Seebach, le grand-père Léopold, joueur de cartes – tous deux réputés pour leur bon sens –, des camarades d'école, cités nommément : Vayhinger Jules (*Schüll*), Thomass Frédéric (*Fritzel*), Mochel Philippe (*Filipp*), Wiedemann Georges (*Schorschel*), Heymann Robby (*Robbes*), Uhry Pierre (*Bièrel*), Bauer Édouard (*Edwärel*)⁸ ; des institutrices (Goebel Marthe, Élisabeth Pfaad) et à côté de ceux dont il veut garder la mémoire de façon précise, tout un petit peuple de commères, d'ivrognes, de blanchisseuses.

Les moments festifs rythment cette vie : fêtes juives (veille de Kippour, jour du Grand Pardon), fête des conscrits, fête foraine (même si elle se transforme en carrousel de la mort dans *Le Feu d'une nuit d'hiver*), sans oublier les rencontres des amoureux qui flirtent au (bien nommé) Saut du Lièvre !

La nature est évoquée quand l'enfant de la ville s'évade dans les forêts des bords de fleuve ou de rivière, *Rhînwäld* et *Mooderwäld*.

Un village ou une petite ville (certes industrialisée), habités par des personnages caractéristiques (mais davantage personnalisés chez Vigée), aux activités et fêtes diverses, entourés de nature (qui est omniprésente dans le monde rural de Katz) constituent donc le microcosme des poèmes dialectaux des deux auteurs.

Saisons

Ces lieux vivent au rythme des saisons. Elles sont bien représentées chez Katz, chanter d'un monde rural pour qui le printemps symbolise l'amour, le miracle de la vie qui renaît et permet de percevoir le souffle de la nature. L'été est peu évoqué, mais l'automne est présent à la fois par les vendanges, la récolte des fruits, le feu des couleurs et par la pluie, le brouillard, la conscience du temps qui passe, l'évocation de la mort. Si l'hiver est le temps de la nature dépouillée, de la neige qui ensevelit et donc de la tristesse et de la solitude, il est aussi le moment du repos pour le paysan, de la joie des veillées et de l'espoir dans l'attente du dégel.

Chez Vigée, qui se souvient d'un monde de l'enfance auquel la catastrophe de la guerre et de la persécution a mis fin brutalement, l'automne et l'hiver prédominent. À la saison de la pluie, de la nature qui meurt à l'image des feuilles, du départ des oiseaux, empreinte de tristesse et du sentiment de la jeunesse perdue, succède celle des champs vides, où seules flambent les orties noires, des glaçons, du

⁸ C. Vigée, *Les orties noires*, op. cit., p. 20-21.

vent du nord et donc de la mort. Mais l'espoir du printemps demeure. La semence qui dort sous terre renaîtra, les sources qui existent sous la neige rejailliront :

Les sources ne cessent pas de bruire,
même dans la neige la plus épaisse,
enfouies sous les racines obscures des orties.
Vois, l'eau soudain, dès l'aube, fuse à travers l'argile
vers la lumière éblouissante de printemps⁹.

D'autre part, le recueil *Le Feu d'une nuit d'hiver* finit par le poème décrivant un amandier en fleur (*Dr màndelbaum én Jérüsàlem* [L'amandier de Jérusalem], vie nouvelle en terre promise après tant de malheurs.

Histoire

Les deux poètes sont marqués par l'histoire et son cortège d'horreurs. L'Alsace est une terre ravagée par tant de guerres. Katz décrit une région imbibée « du sang français du sang suédois / un sang alémanique un sang romain » (*Totetanz* [Danse macabre]¹⁰). À la Guerre de Trente ans et à la bataille de César contre Arioviste évoquées ici s'ajoute la Guerre des Paysans, où les souffrances de la « grande tuerie » éveillent un sentiment d'injustice : « Dieu juste, soutiens notre bonne cause ! » réclament les insurgés, dans les poèmes *Noh de Büreschlachte anno 1525* [Après la Guerre des Paysans en l'an 1525]¹¹ et *D'Stimme vo de Vàtterre* [Les voix de nos pères]¹². Ces morts ne trouvent pas la paix : ils sortent de leur tombe, comme les cosaques d'Altkirch qui demandent par milliers : « Pourquoi nous a-t-il fallu mourir si jeunes ? » (*D'Kosake vo Altkirch* [Les Cosaques d'Altkirch]¹³). Tous ces soldats morts sont à la fois victimes et coupables ; ils ont été tués, ils ont tué. À noter qu'ils sont souvent décrits de façon réaliste et sinistre : couverts de sang, blêmes, aux vêtements pourris et en loques. Le XX^e siècle a apporté, lui aussi, son lot de malheurs, comme le rappelle Katz quand il consacre un poème aux « *Elsässischi Flüchtling 1915* » [Réfugiés d'Alsace 1915]¹⁴ ou lorsqu'il se souvient de « *D'Kamerade, wu im*

⁹ *Ibid.*, p. 63.

¹⁰ N. Katz, *Œuvre poétique, op. cit.*, p. 50-53, traduit par Alfred Kern.

¹¹ *Ibid.*, p. 174-177, traduit par Gérard Pfister.

¹² *Ibid.*, p. 170-173, traduit par Jean-Paul de Dadelsen.

¹³ *Ibid.*, p. 182-187, traduit par Y. Siebert.

¹⁴ *Ibid.*, p. 58-65, traduit par Y. Siebert.

Chrieg umchu sin » [Les camarades morts à la guerre]¹⁵ : « Tous, je vous vois devant moi, camarades, / qui êtes morts depuis si longtemps », eux aujourd'hui rongés par les vers et qui jadis (avant la Première Guerre mondiale) étaient assis à côté du poète pendant les veillées. Ces catastrophes de l'histoire soulignent, comme cela a été dit plus haut, l'injustice qui a frappé tant d'êtres humains, et dont a également été victime une jeune fille nommée *Annele Balthasar* à laquelle Katz consacre un poème, mais qui est surtout au centre de sa pièce de théâtre, où elle est accusée à tort de sorcellerie.

Le souvenir des camarades morts est aussi au centre des *Orties noires* de Vigée, où il fait revivre ceux qu'il a côtoyés à l'école de Bischwiller et qui sont décédés, les uns à la guerre ou en captivité à Tambov, les autres dans les camps (Auschwitz, Belsen, Maïdanek) : « [...] tous ces morts, là-bas, qui furent, avant-guerre, / mes joyeux compagnons d'école à Bischwiller », « Tous nos garçons, hélas, sont à la fleur de l'âge / morts misérablement dans la maudite guerre », « calciné[s] dans Auschwitz, / disparu[s] en Russie ? »¹⁶. Les chambres à gaz sont évoquées à plusieurs reprises dans les poèmes dialectaux de Vigée qui décrit avec réalisme la cruauté du massacre des Juifs :

Tu as pris nos poupons couchés dans leur berceau,
tu leur as fracassé le crâne contre les murs.
Jouant avec leur corps percé de trous sanglants,
tu en as déchiré quelques-uns de tes mains.
Le reste, tu l'as gazé puis brûlé à Auschwitz¹⁷.

L'auteur accuse par ailleurs directement Pétain et Laval d'avoir organisé la déportation.

Ces guerres sont, comme le souligne Vigée, motivées par la cupidité et la soif de pouvoir qui se cachent derrière les beaux discours à propos de la mort héroïque, tenus par « mon schénéral » ou « Monsieur le Reichsmarschall », malheureusement relayés par certains intellectuels. Si l'accent est surtout mis sur la Seconde Guerre mondiale, la Première est évoquée aussi en citant l'oncle André, qui au retour du front de Russie se suicide ou *Freddel* / Freddy aux poumons gazés. Car l'Alsace a toujours été déchirée entre la France et l'Allemagne : ainsi apparaissent au

¹⁵ *Ibid.*, p. 48-49, traduit par Y. Siebert.

¹⁶ C. Vigée, *Les orties noires*, *op. cit.*, p. 15 ; p. 21 ; p. 57.

¹⁷ C. Vigée, *Le Feu d'une nuit d'hiver*, *op. cit.* (éd. Flammarion), p. 52.

détour d'un vers Louis XIV, qualifié d'arrogant, et Guillaume II. L'auteur pense aussi à la période actuelle marquée par la menace nucléaire.

L'intolérance, qui mène aux catastrophes, est au centre de « La complainte du Tsigane Sékula » dans *Le Feu d'une nuit d'hiver*, que ses voisins, qui paraissaient aimables, finissent par rejeter.

Comme chez Katz, l'injustice mène aux guerres et à tant d'horreurs à travers le temps. Il faut en garder la mémoire et se souvenir de ceux (proches ou lointains) qui en ont été les tristes victimes.

Langue

L'Alsace a traversé les vicissitudes de l'histoire, tantôt allemande (avant 1648, de 1871 à 1918, de 1940 à 1945), tantôt française (de 1648 à 1870, de 1918 à 1940, depuis 1945), en gardant, face aux changements de langue officielle, une langue maternelle, le dialecte alsacien, dans lequel écrivent Katz – en haut-alémanique –, et, pour certains poèmes, Vigée – en bas-alémanique bas-rhinois.

Katz chante cette langue dans *Äiser alti scheeni Haimetsproch* [La belle vieille langue de notre pays], poème-dédicace (*Widmung*) de l'auteur que le professeur Raymond Matzen a placé en tête du recueil *Mi Sundgäu*¹⁸. Le poète y rappelle que cette langue est « bien plus ancienne que celles de nos livres » – les dialectes étant antérieurs aux langues littéraires – et est riche, « pleine de musique et d'harmonie » – grâce à toutes ses sonorités, dues entre autres à l'absence de diphtongaison bavaroise. Katz y affirme son choix de célébrer l'alsacien et d'en faire la langue de ses écrits. Il fait partie de cette génération d'auteurs dialectaux « classiques » qui ont donné au dialecte ses lettres de noblesse, prenant exemple sur Johann Peter Hebel (1760-1826), ce père de la poésie alémanique, qui a écrit ses *Alemannische Gedichte* dans la langue de sa mère originaire du sud du pays de Bade (vallée de la Wiese).

La langue de Nathan Katz est non seulement celle des chansons séculaires, des veillées d'hiver, de la vie des villageois, elle lui permet aussi d'exprimer la voix qui parcourt la nature, comme il le rappelle tout particulièrement dans son texte *Mini Lieder* [Mes poèmes]¹⁹ qui commence par le vers « Il passe parfois comme un souffle dans la nuit » et finit sur ces mots : « En voici l'écho vivant / Chuchoté dans mon livre ». Katz insiste à maintes reprises sur la nostalgie de l'Alsace (*Heimweh*), qui l'a incité, dans l'éloignement, à écrire dans le dialecte de son Sundgau natal. Les titres

¹⁸ Repris dans *Œuvre poétique II*, op. cit., p. 220-221, traduit par Y. Siebert.

¹⁹ N. Katz, *Œuvre poétique*, op. cit., p. 38-39, traduit par Y. Siebert.

des poèmes où il exprime ce mal du pays sont éloquents : « *Üf d’Nacht in der Fremdi* » [La nuit, en terre étrangère], « *Heimweh im Friejohr* » [Mal du pays au printemps] – que Vigée a traduit, « *Allei in ere Winternacht* » [Seul par une nuit d’hiver]... Il fait une véritable déclaration d’amour à sa région dans « *Ei Elsass un kei zweits git’s meh* » [Alsace, à nulle autre pareille]²⁰ : « Mon cher pays, je t’aime tant ».

Pour Vigée, l’alsacien est aussi la langue qui permet de se souvenir et de témoigner des voix du passé. *Les orties noires* ne s’ouvrent-elles pas sur cette phrase : « Parfois je crois surprendre un écho dans l’oreille de ces mots murmurés, / que des voix de jadis, depuis longtemps perdues, disaient presque en silence »²¹. Vigée insiste sur la nécessité de maintenir l’alsacien en vie. Si Katz défend son dialecte en l’élevant en une langue littéraire, comme Émile Storck, Georges Zink, l’auteur des *Orties noires* est plus explicite, à l’image de ces écrivains qui, à la suite du réveil de la conscience régionale advenu à la fin des années 1960 et au début des années 1970, produiront des textes plus engagés, tels André Weckmann, Conrad Winter et Adrien Finck (à qui *Les orties noires* sont dédiées). Lorsqu’il parle de sa scolarité, Vigée se souvient que sa langue maternelle a très souvent été dévalorisée, que sa génération a dû renier la parole de l’enfance : « En vérité : déjà sur les bancs de l’école / nous nous sentions infirmes-nés de la parole »²². Le long poème « Les orties noires » finit cependant sur une note d’espoir : les enfants de Bischwiller n’auront plus honte de leur langue natale, ils oseront chanter « dans [leurs] propres paroles » de manière authentique et jubilatoire. Une renaissance linguistique se produit, associée aux images du printemps et du poème qui s’élève vers le ciel.

Katz et Vigée ont donc en commun le souci de s’exprimer en alsacien pour évoquer fidèlement le village ou la petite ville natale, le souvenir de ceux qu’ils ont côtoyés, la nature si importante chez le Sundgauvien, avec des traits d’humour (plutôt bienveillant chez Katz, plus grinçant chez Vigée, dont le réalisme est refus de sentimentalisme). Ils font revivre ces formes de l’alémanique par leur écriture, et chez le fils de Bischwiller par un fort engagement pour la cause de cette langue. Comment ne pas citer ce texte de Vigée intitulé « Parler alsacien en Alsace »²³ – ce qu’il considère comme naturel et indispensable – associant l’oubli des racines linguistiques et la perte d’une identité unique, appelant à dépasser le mépris de soi, de son langage afin de s’épanouir pleinement !

²⁰ *Ibid.*, p. 38-39, traduit par Y. Siebert.

²¹ C. Vigée, *Les orties noires*, op. cit., p. 11.

²² *Ibid.*, p. 13.

²³ C. Vigée, *Le Parfum et la Cendre*, Grasset, Paris 1984, repris dans : *Lire Claude Vigée*, CRDP Strasbourg 1990, cahier réalisé par Adrien Finck, Professeur à l’Université des Sciences Humaines de Strasbourg, p. 28-29.

Philosophie de la vie

Les deux poètes dialectaux s'inspirent du microcosme de leur village ou de leur petite ville pour aborder des thèmes universels tels que la mort, l'amour, le sens de la vie, la dimension métaphysique.

La conscience du temps qui passe et de la mort leur est commune. Chez Katz, cette réflexion abonde : « Ô splendeur printanière ! Ô jeunes années ! / Vous êtes si éphémères. » (*Üf de Weidgàng tien d'Chiehglocke geh* [Sonnailles]²⁴) ; « La vie a si peu de durée, / La mort toute l'éternité », dans un poème intitulé pourtant « *Luschtigi Chilbi* » [Joyeuse fête patronale]²⁵ : incitation à profiter de la vie ? Même lors de la rencontre des amoureux, la pensée de la mort est présente (*Un às het glacht* [Et elle de rire]²⁶) : « Si demain déjà / Au cimetière on m'emportait », dit-elle, et il reprend : « Imagine : tu ne serais plus là. » Elle fait parfois douter du sens de la vie : « Vraiment, cela vaut-il la peine de vivre ? » ; mais vite la joie de vivre revient, grâce à l'amour : « Oh, la vie : la plus sainte des merveilles ! » (*Im grosse Làbe* [Dans l'immensité de la vie]²⁷). Car toute heure est perdue où l'on ne s'est pas réjoui, où l'on n'a pas dit un mot d'amour (*Am Chilchhof* [Au cimetière]²⁸).

Dans les deux grands poèmes en alsacien de Vigée également, la mort est omniprésente, elle qui a fauché toute une génération pendant la Seconde Guerre mondiale et l'Holocauste. Elle est illustrée de manière très concrète, réaliste : les vers qui nous mangeront tous (même Einstein, Freud, Mozart et Bach !), la préparation du mort et sa mise en bière, puis en terre (*Le Feu d'une nuit d'hiver*, chants VI et VII).

Katz oppose à la mort la force de l'amour, dont il se fait le chantre. Car les amoureux sont faits pour se rencontrer, leurs âmes se fondent, leur sentiment donne un sens à la vie. Tout ramène constamment à l'être aimé, dans le village et la nature. La femme aimée est telle une sainte qui sauve (« *Du chuunsch mr wie n e Heiligi vor* » [En toi je vois comme une sainte]²⁹), celle qui rend meilleur, un ange gardien. L'amour prend une dimension divine. La femme aimée est également celle qui porte en elle toute l'âme du village :

²⁴ N. Katz, *Œuvre poétique II*, op. cit., p. 56-57, traduit par Y. Siebert.

²⁵ N. Katz, *Œuvre poétique*, op. cit., p. 226-229, traduit par Y. Siebert.

²⁶ *Ibid.*, p. 104-107, traduit par Y. Siebert.

²⁷ N. Katz, *Œuvre poétique II*, op. cit., p. 48-53, traduit par S. Reff.

²⁸ N. Katz, *Œuvre poétique*, op. cit., p. 126-127, traduit par G. Pfister.

²⁹ *Ibid.*, p. 88-89, traduit par Y. Siebert.

Des siècles de chansons,
Les rires de nos veillées,
Tous les mots simples et vieux comme le monde
Que les amants ont échangés » (*An e Maidle* [À une jeune fille]³⁰).

Si l'amour revêt une telle importance dans toute la poésie de Katz, il est moins présent dans les deux grands textes dialectaux de Vigée, qui ne sont qu'un aspect de son œuvre et sont davantage tournés vers la mémoire des morts. Se souvenir de l'enfance est capital pour le Bischwillerois. Dans le chant I du *Feu d'une nuit d'hiver*, le poète interpelle le « petit gars d'autrefois »³¹. Quand l'enfant devenu vieil homme pourra-t-il rejoindre le gamin qu'il était et qui est trop loin maintenant ? Il aimerait quitter ce monde triste et mauvais pour rejoindre celui de l'enfance, plus clair, meilleur, effectuer aussi un retour vers son moi profond, une unité première perdue et retrouver « la langue oubliée de l'enfance muette »³² qui sommeille en nous telle la lettre Aleph – celle du commencement et du souffle créateur, de l'unité cosmique et personnelle. Toujours dans le chant I du *Feu d'une nuit d'hiver*, dans la version dialectale³³, apparaît l'image de la barque noire du Ried, dont le poète se demande quel mouvement elle effectuera au sortir de son sommeil : ascendant vers la lumière du soleil ou descendant vers le marécage ? S'élever directement vers la joie d'exister et la confiance ou plonger dans les épreuves et les malheurs pour en triompher finalement et plonger au fond de soi-même pour y retrouver une source perdue et régénératrice ? Rechercher le néant « car du vide seul naît la lumière »³⁴ ?

Le pouvoir de l'amour chez Nathan Katz ou la recherche de l'identité première de l'enfance chez Claude Vigée sont un chemin vers Dieu. Le poète bas-rhinois est certes marqué par un certain pessimisme, rappelant que le mal existe depuis toujours, depuis Caïn, que la vie est un jeu où l'on ne peut que perdre et allant jusqu'à parler d'un Dieu qui ne nous regarde plus, mais vers la fin du *Feu d'une nuit d'hiver*, au chant XII, il veut garder l'espoir d'un Dieu qui nous fera revivre.

Le poète sundgauvien est lui imprégné de panthéisme. Si un poème donne l'image d'un Christ seul portant dans la « *Wiehnachtsnacht* » [Nuit de Noël]³⁵ tous

³⁰ *Ibid.*, p. 92-97, traduit par Y. Siebert.

³¹ C. Vigée, *Le Feu d'une nuit d'hiver*, *op. cit.*, p. 16.

³² *Ibid.*, p. 111.

³³ C. Vigée, *Wenderôwefir*, *op. cit.* (éd. Association J.B. Weckerlin), p. 24.

³⁴ C. Vigée, *Le Feu d'une nuit d'hiver*, *op. cit.*, p. 56.

³⁵ N. Katz, *Œuvre poétique*, *op. cit.*, p. 214-215, traduit par G. Pfister.

les malheurs du monde, l'ensemble de l'œuvre poétique fait découvrir Dieu à travers la nature et l'amour.

Le souffle que Katz perçoit dans la nature est celui de Dieu, qui appelle toutes les créatures à « *D'heiligi Hochzitsnacht* » [La sainte nuit de noces]³⁶. Dans le poème « *In Gott* » [En Dieu]³⁷, l'auteur rappelle que « Dieu est vivant, ici, dans les jardins / Dieu la grande âme de toutes choses », qu'il est dans le battement de cœur des amoureux : « Nos cœurs sont la pulsation de l'univers, / La pulsation de Dieu ». La renaissance de la nature au printemps, les jeunes plantes qui se lèvent et l'enfant qui va naître, sont un véritable miracle (« *'s ewige Wunder* » [le miracle éternel]³⁸). La très belle image de la femme enceinte qui marche dans un champ de blé et qui est le ciboire de l'éternité réunit ainsi la nature, l'être humain et une dimension supérieure (« *Schwangeri Fräu* » [Femme enceinte]³⁹).

L'homme participe – comme la nature – de la création qui forme un tout et est en union avec son Créateur. De Lui vient la beauté, la chance de trouver l'amour qui est le reflet de l'amour divin. Il fait renaître la nature et l'homme car tout est en communion avec Lui.

Katz va au-delà d'une conception traditionnelle de la religion et de la transcendance, dans ce panthéisme qui empreint profondément son œuvre, la rend fondamentalement optimiste et qui trouve sa plus belle expression dans le célèbre poème « *'s Witerlabe nob n em Tod* » [Nous revivrons peut-être]⁴⁰, qui offre la perspective de revivre dans le blé, le vent, les fleurs, et donc « dans tout ce qui est beau ».

Survivant à de profondes meurtrissures, les deux poètes gardent l'espoir, à travers une vision personnelle de la croyance en Dieu ; ils veulent témoigner des épreuves traversées tout en célébrant la joie d'exister, faire malgré tout le pari de l'amour et de la paix (Katz) et de savoir rire en pleurs (Vigée) ; ils cherchent à retrouver une unité première perdue depuis l'enfance (Vigée) ou à être en communion avec toute la créature et son Créateur (Katz). Leur œuvre atteint ainsi une grande dimension spirituelle.

Conclusion

³⁶ N. Katz, *Œuvre poétique II*, op. cit., p. 36-37, traduit par C. Claus.

³⁷ N. Katz, *Œuvre poétique*, op. cit., p. 110-113, traduit par G. Pfister.

³⁸ N. Katz, *Œuvre poétique II*, op. cit., p. 30-33, traduit par A. Strickler.

³⁹ *Ibid.*, p. 38-39, traduit par C. Vigée.

⁴⁰ N. Katz, *Œuvre poétique*, op. cit., p. 156-157, traduit par J.P. de Dadelsen.

Nathan Katz et Claude Vigée partagent dans leur œuvre dialectale une source d'inspiration très locale, un village resté dans sa ruralité ou une petite ville dont la vie sera balayée par la catastrophe de 1940, avec toute une richesse d'éléments descriptifs et de personnages dont ils se font la voix, entourés d'une nature qui, comme la vie humaine, est rythmée par les saisons. Ce monde est ancré dans une région malmenée par l'histoire au cours des siècles et c'est justement la langue régionale, ces formes d'alsacien et d'alémanique, qui permet aux poètes de l'évoquer avec authenticité. C'est dans cet enracinement que tous deux atteignent à l'universel, surmontant la conscience de la mort omniprésente pour retrouver dans l'enfance ou le panthéisme une spiritualité qui fait triompher l'espoir.